

nous saura gré de laisser ici la parole à M. Hector Fabre, le frère du regretté Mgr Fabre.

Le critique ne fait pas que juger les études de M. Bourassa au point de vue strictement littéraire.

Canadien et Montréalais, il a fréquenté autrefois intimement quelques-uns des personnages mis en scène. Vivant depuis de longues années à Paris, où ils s'acquittent avec une compétence parfaite de ses devoirs de commissaire canadien, lesquels lui créent nécessairement des relations étendues et variées, il a pu à loisir discerner les nuances, profondes ou légères, qui différencient notre manière d'écrire et de parler de celle de nos cousins d'outre-mer. Ce recul l'a placé aussi dans une position avantageuse, pour constater certains progrès qui échappent comme naturellement à l'attention des observateurs trop rapprochés.

Tout cela donne du trait, de l'originalité et une saveur particulière au jugement, très judicieux, porté par M. Fabre sur le volume de M. l'abbé Bourassa.

Nous citons, en abrégé :

Le style du conférencier est d'une rare élégance : correction impeccable, forme achevée. On le sent nourri des meilleurs auteurs, en commerce familier et constant avec le XVII^e siècle. C'est un lettré de ce côté-ci de l'Atlantique. En général, nos écrivains n'ont point ce soin comme naturel et instinctif, en même temps que voulu, de la forme. Ils ne sortent pas de l'École. Ils ont pris de suite la clé des champs ; non seulement pensé, mais écrit par eux-mêmes, si on peut ainsi parler, et négligé les modèles. Cela peut être une source d'originalité, mais aussi l'occasion d'un danger auquel ils n'ont pas toujours échappé : le relâché du style. Il manque souvent à leurs écrits le vieux suc qui vient de loin. La plus grande liberté de pensée s'enferme en des règles, plus volontiers qu'elle ne se développe dans des espaces illimités. On est tout surpris de voir combien les plus réservées sont audacieux, en s'appuyant sur les vieilles formes, et combien les plus audacieux sont timorés, lorsqu'ils se servent des formes qu'on croit nouvelles. Il y a des gens qui écrivent naturellement bien, mais cela ne les mène pas loin, si de bonne heure, et longuement, et assidûment, ils ne se sont abreuvés aux sources éternelles. Ils s'arrêtent court et comme tout à coup sans haleine. Rien ne vient plus que de pâles redites, des mots stériles.